

LYONEL TROUILLOT

Veilleuse du Calvaire

roman

ACTES SUD

À Matys Léo, oiseau fou.

À M.-B.

*À Litainé Laguerre et aux jeunes de l'AJS
qui n'ont pas le droit de merder.*

*À la mémoire de Georges Castera Fils qui
nous a enseigné "bonté avant beauté".*

À Maïté et Manoa, veilleuses à leur façon.

*Qu'on fasse reproche à cette violence,
mais dans mes livres ne couleront pas
des paroles de miel.*

JACQUES ROUMAIN

*Ce qui vient au monde pour ne rien trou-
bler, ne mérite ni égards ni patience...*

RENÉ Char

VEILLEUSE

LIMINAIRE

Ce qui importe, c'est de savoir si tu peux t'adapter à deux langues en même temps. Écouter deux histoires en même temps. Ou une seule qui se divise en deux. En deux fois deux : le passé et le présent ; la couverture et les dessous. Plusieurs fois deux. Le sublime et le terre à terre. La louange et l'injure. L'offrande et l'invective.

Moi, la Veilleuse du Calvaire, qui étais là au commencement et qui serai là à la fin, moi, la première à escalader cette colline quand n'y passait que le vent et n'y vivaient que les oiseaux, les couleuvres et les arbres, je ne suis pas venue te parler du passé. Ni des choses du dessus. Moi, je veux te parler de l'intérieur des choses. C'est de là que je viens. L'intérieur des choses, c'est ce que le passé a fait au présent. Ce que les hommes ont fait aux hommes. Je veux dire aux hommes et aux femmes. Avant il y avait les oiseaux. Puis vinrent le sang, la violence, l'ennui, l'avidité des uns et la rancune des autres. Le simulacre et la décrépitude. La peur aussi. Ce que les hommes ont fait aux hommes. Au temps. À la vie. C'est de cela que je te parlerai. De la genèse et de la survivance. Je veux dire la dégradation. Le pire du pire, c'est la dégradation, cette manière à

chaque instant plus sale, plus vile, de se survivre. L'autre te racontera les choses en prenant son temps avec force broderies, allusions et atermoiements. Ceux qui n'ont pas vécu les choses ont droit à la sagesse et la neutralité. Bienheureux le conteur quand il a le loisir d'écrire une phrase qui fait dans la dentelle, prend le temps de choisir ses mots, de poser comme pour une photo. Une phrase d'enfant gâté flottant dans la distance qui donne droit à l'humour, l'élégance, le bon rythme, le style. Je ne sais pas parler la belle langue des chroniqueurs. Ni suivre un ordre, une chronologie. Moi qui étais là au commencement, je n'ai pas le recul. L'art. Le savoir. Je n'ai de langue que blessure. La colère ne raconte pas. Elle crache. Intervient. Balance. Mon parler n'est pas attendu et ma victoire, c'est d'interrompre. Je brusque. Mon style, c'est la douleur arrachée au silence. Je réponds à l'appel du cri transformé en besoin et parle vite, dans l'urgence. Viendra l'heure où, bouleversant l'ordre du récit, j'interromprai tout ronronnement, toute joliesse et politesse et te conduirai dans ce qu'il reste de la villa du notaire Marcello Mérible, la première maison qui fut construite sur cette colline : la haine et la décrépitude. Et si tu as la force de me suivre jusqu'au bout, à la fin de ce livre nous la détruirons ensemble. C'est à un crime que je t'invite. Ou à une renaissance. Alors je m'en irai et laisserai une autre exercer, pour nous toutes, le droit à la parole. Après le pire. La sagesse du peureux consiste à faire l'éloge de la continuité. Je n'ai jamais été très sage. Il n'y a pas d'avenir dans la persistance du pire. Et je veux, pour qui souffre, le don de la rupture, pas celui de l'accommodement.

Ne me demande pas, à moi qui ne crois ni aux dieux ni aux diables, pourquoi je ne meurs pas. J'ai tout vu, les prétendus chasseurs, les premiers lotissements, la grande vérole, la petite vérole, la famine, l'Occupation, les séismes, la dictature, l'exode, le délabrement. Je parle les langues de tous ces âges. De toutes les colères et toutes les révoltes, j'ai manié toutes les armes : le rire, la parole, le poignard, l'esquive, le fusil. J'ai souffert toutes les défaites, relancé tous les combats, accompagné tous les élans. Qui m'a prise pour un fantôme, une madone, un esprit tantôt bienfaisant, tantôt malfaisant, s'est trompé. Je peux te dire : je suis une fille qui aimait la pluie et la vie et qui ne comprend rien à sa propre durée. Sinon qu'elle arrive à son terme. J'ai fait mon temps. Bientôt une autre parlera. C'est toujours une surprise, l'émergence d'une voix depuis un lieu qu'on croyait vide. En attendant, s'il faut un sens à ma présence, s'il faut qu'elle serve à quelque chose : au moins qu'elle te préserve de l'oubli. Tu te demandes qui je suis. Peut-être ne suis-je vivante que dans tes rêves. Je suis ton devoir de mémoire qui a choisi un corps de femme pour qu'il n'y ait dans le récit ni mensonge ni omission. Car nos corps furent ici

la matière contre laquelle s'exercèrent les pires violences. Veilleuse. Mantègue. Gala, Marlène. Marine. Victoire. Sirène, Béatrice, Tifène... Au passé comme au présent, nos corps portent les marques de toutes les offenses et de tous les dénis. Comme ils sont le chemin de toutes les promesses. Veilleuse du Calvaire, je suis le savoir de la chair vaincue, jamais défaite. Je suis la feuille sèche qui, de retour à l'arbre, reverdit de vigueur et ne craint plus le vent. Je suis l'indestructible nécessité du cri. C'est mon cri, je veux dire les cris qui passent par ma bouche, qui m'ont gardée en vie.

La première école. Le premier dispensaire. Je n'ai jamais appris à inscrire les dates dans des registres. Sur cette colline du Calvaire, les choses ne sont pas toujours venues les unes après les autres. Sur cette colline du Calvaire, si l'on compte les amoureux parmi les oiseaux et les choses de la nature, il n'y eut que deux temps. Le temps des oiseaux et le temps des hommes. Peut-être ces notions sont-elles fausses : le passé, le présent. Ce que les hommes ont établi ici, c'est une permanence. Sans demander conseil, ni prendre langue avec quiconque, les hommes, comme des grands, ont amené le malheur. L'homme est la seule espèce qui n'a pas besoin d'aide pour créer son malheur. C'est le métier du chroniqueur de suivre le fil des événements. Moi, je ne peux te dire dans quel ordre, tel fait majeur après tel autre, mais seulement à quelle vitesse j'ai vu la peur s'installer dans les cœurs, les mains, les sexes, les yeux des enfants et les pas des pèlerins, les chambrettes, les venelles, les bars, les commerces, les bordels, les casernes, les maisons les unes trop grandes les autres trop petites que les hommes ont bâties. Sur cette colline du Calvaire, j'ai vu des humains construire un monde habité aujourd'hui

par des ruines. Ne cherche pas loin les vestiges. Marche dans les rues. Entre dans les maisons. Suis les itinéraires s'il existe encore quelque chose digne d'être appelé itinéraire. Regarde le peuple de la colline. Ne t'en va pas chercher plus loin pour pêcher les vestiges. Tu as déjà trouvé les ruines. C'est lui, c'est nous, les ruines.

Ne t'attarde pas sur le mystère de ma présence. Le mystère n'est qu'une apparence. La forme opaque de choses très concrètes. Moi, la Veilleuse du Calvaire, qui existe et n'existe pas, réelle et irréelle, à la permanence de l'ordre, du triste, au chemin qui conduit aux ruines, j'oppose la permanence du refus. Ma voix, ta voix, nos voix, je récupère les pas perdus. Je suis le feu de joie qui brûle sous les ruines.

“Il était une fois, il y a un peu plus de cent ans...”
Je vais laisser la place à l’autre qui veut te parler du passé.

Un mot déjà sur le présent. Sur cette colline du Calvaire, vivre, c’est devenu une mort lente. Qui se divise en deux.

Ti Suyé monte. Ti Suyé descend^{1*}... Une moitié des habitants passent leur temps à monter et descendre, comme dans la chanson du petit balayeur. Sauf qu’ils balaient l’air de leurs bras. Le soir, quand ils posent leurs fesses d’épouvantails sur une chaise ou sur un caisson pour faire le compte des gains de leur journée de marche, il ne leur reste pas de quoi se payer un sourire.

L’autre moitié ne bouge plus. Soit que l’âge leur a appris que nul geste ne vaut la peine. Soit que, vieux jouets cassés, ils ne connaissent plus le principe du mouvement. À force de rester assis, ils n’ont quasiment plus ni fesses ni ressorts. Regarde : tous ces corps immobiles qui vivent à autre chose. Osseux et flasques. Flasques mais osseux. Répandant sur eux-mêmes et dans le voisinage une odeur d’eau

* Les notes se trouvent en fin d’ouvrage, page 175.

croupie, de moisissure humaine, de puanteur lavée à l'essence de térébenthine.

“Il était une fois, il y a un peu plus de cent ans...”
Voilà ce qu'il est resté de la vie, ce que les hommes ont fait aux hommes sur cette colline du Calvaire. Une division sans conséquence. Des morts assis. Des morts errants. Des milliers de fantômes à répartir en deux colonnes : les surplace et les pas perdus.